

Pour un tourisme équitable

Le voyage moderne, rebaptisé tourisme, n'a jamais été aussi facile et confortable pour les habitants des pays riches. Il n'a jamais non plus été aussi difficile d'accès et dérangeant pour les sociétés les plus pauvres. L'auteur de guide pointe cette tension entre, d'une part, la nécessité qu'ont ces dernières de s'ouvrir pour s'enrichir et, d'autre part, celle de protéger identité et valeurs pour continuer d'exister.

Les guides de voyage ne datent pas d'hier. Pausanias, au II^e siècle avant Jésus-Christ, écrit déjà une *Description de la Grèce*, itinéraire assez précis du Péloponnèse. Au Moyen Âge apparaissent les livres de pèlerins (du type *Itinéraire de Bruges à Jérusalem*), avec la description des difficultés, des prix, des bateaux alternatifs. En 1552, les premiers *Guides des chemins de France* de Charles Estienne rencontrent un gros succès de librairie... Ils proposent des itinéraires, l'histoire des sites et des monuments, des rubriques "Où dormir", "Où manger ?" Bref, quasi l'ancêtre du *Routard*. Enfin, les mots "tourisme" et "touristes" apparaissent pour la première fois en 1840.

par **Pierre Josse**,
rédacteur en chef
des *Guides du Routard*

Au XIX^e siècle, les guides sont d'abord des récits fantasmés de voyageurs, puis des descriptions peut-être détaillées, mais souvent désincarnées, des pays visités. Coutumes et traditions ne sont décrites que parce qu'elles sont pittoresques et folkloriques ("ils" dansent bien, "ils" ont ça dans le sang, "ils" ont de beaux costumes, etc.). Le ton est souvent paternaliste, parfois méprisant pour des populations bizarres que l'on ne comprend pas bien ou dont on a peur. En cela, concernant les pays du Sud, les guides des générations 1850-1960 reflètent inévitablement le rapport colonial du visiteur au visité. D'ailleurs, peu de pays du Sud (Afrique, Asie) sont indépendants. Il y eut l'époque des gros guides culturels (*Nagel, Fodor, Guide bleu*), accumulations savantes de descriptions où aucune pierre ne manque aux pyramides et aucune statue dans les églises. On s'y efforce aussi d'employer une attitude de neutralité complète concernant le régime politique des pays traités (ce qui correspond parfois à une forme de complicité) ou, suivant l'idéologie de l'auteur, on prend carrément parti.

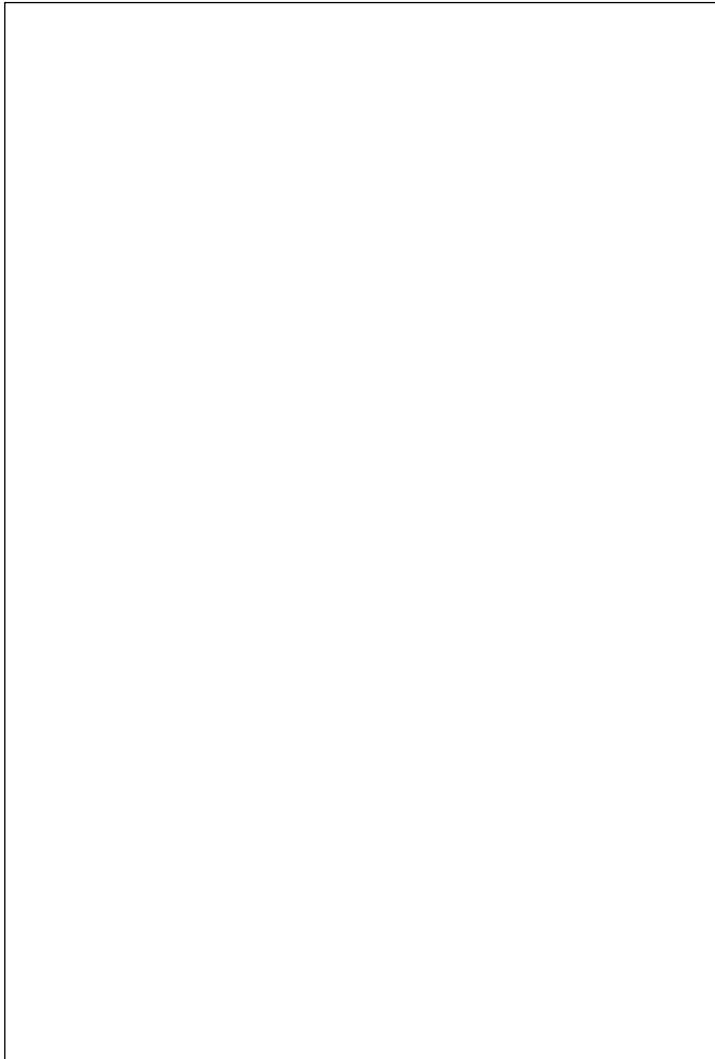
Avec les années soixante est apparue, enfin, une nouvelle génération de voyageurs aux motivations très différentes. Si jusqu'alors les intentions du visiteur correspondaient à l'équation suivante : "*On veut des loisirs* (nécessité de se dépayser, de faire autre chose) et *l'on va voyager* (moyen à peu près sûr de garantir le dépaysement)", le "nouveau" voyageur devient plus exigeant. D'abord, le jeune qui "taille la route", le routard, demandera une foule de détails techniques : le meilleur moyen de transport pour tel continent, le meilleur transport local et le moins cher, la prophylaxie des maladies tropicales, les conseils d'hygiène, le mode de



logement, le budget pour tel ou tel pays... Puis la demande s'affine, on veut du culturel mais plus assené à coup de longues descriptions ou d'accumulation de vieilles pierres. On souhaite aussi des éléments qui permettent de mieux comprendre ces gens qu'on va être amené à rencontrer, des conseils pour éviter malentendus et gaffes entre cultures et traditions inévitablement différentes. On se rend compte ainsi que les autochtones n'apparaissent plus comme des éléments de curiosité ou simplement folkloriques, mais comme des gens qui existent comme individus à part entière, avec une riche histoire, de solides traditions. Ainsi, souvent confrontés à leur propre mal de vivre chez eux, les "nouveaux voyageurs" s'en vont voir ailleurs comment les autres vivent, et éventuellement s'enrichir à leur contact, apprendre à voir les choses différemment, à vivre autrement.

Guider en conscience

Devant les nouvelles exigences morales et matérielles du voyageur, l'auteur de guides, le directeur de collection ou l'éditeur peut alors se retrouver confronté à une nouvelle approche de sa tâche. Un travail de réflexion, une certaine éthique, peut l'amener à refuser d'écrire des ouvrages sur les dictatures les plus sanglantes et les régimes les plus inhumains (en leur temps, l'Espagne de Franco, le Chili de Pinochet, l'Afrique du Sud de l'Apartheid). Évidemment, on est obligé de hiérarchiser l'horreur (Amnesty International révèle que cent pays sur les quelque cent quatre-vingt membres des Nations unies commettent des atteintes graves aux droits de l'homme). Le guide de voyage s'efforcera alors de présenter les pays du point de vue historique et économique, mais aussi d'exprimer le point de vue des opprimés. Il se fera un devoir de rappeler tous les côtés abominables de la colonisation (massacres, pillage économique, liquidation des cultures des peuples soumis, introduction de l'idéologie du colonisateur). Tout cela, à travers des exemples édifiants et peu connus, comme les dizaines de milliers de morts pour la construction des chemins de fer africains dans les années vingt, l'incroyable aventure en 1898 de la colonne Voulet-Chanoine au Niger (révélée après plusieurs dizaines d'années de censure militaire), le génocide des Indiens d'Amérique, le travail forcé de la colonisation hollandaise en Asie, et tant d'autres exemples. En plus de celles du passé, un guide de voyage se doit également d'informer sur les atteintes aux droits de l'homme aujourd'hui, les transferts de population, les vols de terres, la pollution par les hydrocarbures (comme en Amazonie équatorienne), la déforestation industrielle, la liquidation des forêts primaires et de leurs habitants (Brésil)... La liste serait trop longue à énumérer ici ! Bien entendu, un guide se doit aussi de se faire l'écho des nombreux actes de résistance au colonialisme. Ainsi, un guide sur la Nouvelle-Calédonie qui ne dirait rien sur les nombreuses révoltes et tentatives de liquidation du peuple canaque serait totalement méprisable.



Delhi, Inde.

Bien entendu, un guide se doit de présenter les coutumes et les traditions autrement que sous l'aspect folklorique, mais en les reliant à la vie sociale, à l'histoire, aux conditions qui ont présidé à leur émergence. De même, il décrit les interdits autrement que par "*Il ne faut pas faire ceci ou cela*", mais en expliquant leur contexte sociologique, avec si possible une démarche pédagogique. Étant l'outil du tourisme individuel, le guide est évidemment contre la conception du tour organisé, clé en main, bien aseptisé et qui ne conçoit la rencontre des populations locales que dans des contextes bien encadrés. Il se devra d'indiquer au contraire tous les moyens les plus enrichissants permettant la rencontre. Par exemple, favoriser le voyage par les transports locaux : outre que l'on retrouve ainsi la notion du temps, c'est une fantastique école de contact (bus brinquebalant, pirogue, taxi-brousse). Il

pourra favoriser également les modes de transport qui respectent le rythme de vie du pays (balade en vélo dans la brousse qui permet de relier les villages entre eux dans le Sahel, randonnées à pied, etc.).

Le corollaire de cette attitude, c'est apporter un maximum d'informations qui non seulement assurent techniquement le succès du voyage, mais permettent d'éviter les gaffes, les incompréhensions, voire des erreurs graves. Ça paraît idiot à dire, mais il faut rappeler des choses aussi élémentaires que celle de respecter la pudeur des gens. Les rap-

Par le biais du tourisme, l'idéologie occidentale la plus mystificatrice fait des ravages parmi les jeunes, sans que l'expatriation offre de réelles solutions à leurs problèmes et aspirations.

ports à la nudité, au corps, ne sont évidemment pas les mêmes ailleurs. Quand on part seul dans les villages, dans des îles très peu touristiques, il convient de s'enquérir des rituels locaux : aller voir le chef du village d'abord. S'il y a nécessité d'apporter un cadeau, lequel ? Si c'est du tabac, quelle marque ? Chez les Dogons, avant de photographier quoi que ce soit, il faut

demander aux anciens sous leur *toguna*. Enfin, ne pas partir les mains vides : quand vous êtes invités à manger dans un village des Andes ou du Burkina, le repas est toujours pris sur l'essentiel. Il n'y a pas de superflu. Aussi, faudra-t-il conseiller d'emporter son riz et des paquets de thé (pour le Sahel voltaïque par exemple), ou du sucre pour offrir en échange. Avantage : c'est un rapport de troc auquel les populations locales sont habituées et ça évite les rapports d'argent, toujours corrompteurs.

Éviter les comportements néocolonialistes

Un guide, sans tomber dans le côté moralisant, se devra de rappeler quelques vérités bonnes à dire. Comme : "À l'étranger, l'étranger c'est vous !" C'est à nous de nous plier aux coutumes locales, pas l'inverse. Il faut donc oublier habitudes, tics, manières, préjugés dès le passage de la frontière. Un voyageur qui se dit tiers-mondiste véhicule nécessairement des tares des pays dominants : donneur de leçons, monopole de la parole, etc. On donnera donc un maximum de conseils pour éviter les comportements néo-colonialistes. On se rappellera qu'il faut avant tout savoir écouter, et que c'est au bout du compte bien plus enrichissant !

Sinon, l'échange sera inégal, voire nul. On se rappellera que même le plus pauvre chez nous, est dix, cinquante, voire cent fois plus fortuné que dans un pays du Sud et qu'il faut éviter toute attitude ostentatoire, toute provocation. Sans démagogie, il convient de se faire humble, tout petit. En n'oubliant jamais que, de toute façon, on sera toujours le plus riche et que le rapport sera inégal. Alors, autant être le plus discret possible ! Mais ce discours humaniste, de bon sens, montre ses limites. Le lecteur, irrité, râlera peut-être sur le côté paternaliste ou donneur

de leçons de cette démarche. Ce n'est vraiment pas simple. L'accueil de la "charte du *Routard*" (quelques éléments d'éthique dans le voyage) dans nos guides se révèle à cet égard très différencié. Elle provoque tout à la fois irritation ("*ça, on le sait*", "*on n'a pas besoin qu'on nous le rabâche*"), indifférence ou approbation...

Dans tous les cas, le guide favorisera prioritairement les formes de développement touristique mises en place par les villageois eux-mêmes. Par exemple, en Casamance, l'accent sera mis sur les campements intégrés en *banco* (respectant l'architecture locale) et permettant l'autogestion de l'infrastructure touristique. De même pour les coopératives d'artisanat. Un guide se fera l'écho des initiatives humanitaires, quand cela est possible, il donnera les adresses des organismes de solidarité, d'échanges, etc. Parfois, il peut être à l'origine d'initiatives locales : par exemple, apporter des médicaments à telle institution ou, au moins, laisser les siens avant de rentrer.

Mais nous avons parfaitement conscience que tout cela n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. Le tourisme mondial est devenu une des plus grosses industries planétaires (elle sera la première, dit-on, en 2020). Les enjeux financiers sont énormes et il n'y a guère de place pour les états d'âme. Nous sommes obligés d'afficher ici un certain pessimisme. Malgré des prises de conscience, de ci de là, on continue à bétonner les côtes des pays du Sud pour construire des marinas, des ensembles immobiliers laids à mourir. Pour ce faire, on continuera à détruire plages sauvages et sites naturels, à saccager les mangroves. Tout aussi grave, la dilapidation du patrimoine artisanal va s'accroître. La pression des réseaux internationaux, d'acheteurs d'antiquités (pour beaucoup d'Anglais) va renforcer le pillage des biens culturels, avec la complicité d'intermédiaires corrompus sur place. Fenêtres *newars* du Népal, poutres sculptées du Rajasthan, portes et échelles Dogon quittent leur pays pour les galeries des grandes métropoles où elles sont revendues pour des fortunes.

Il y a pire, ce sont les dégâts humains du tourisme de masse, les pertes d'identité, les bouleversements sociaux des pays en développement touristique. Un exemple tout simple : Djerba en Tunisie, l'île des Lotophages dans l'*Odyssée*, se trouve confrontée à de graves problèmes. L'émigration, bien sûr, puisqu'une grande partie de la jeunesse est obligée de s'expatrier. Plus grave, l'irruption du modernisme et du tourisme menace de sérieusement déstabiliser la société de l'île. La vie devient chère. Des fermes sont abandonnées, des terres sont laissées en friche parce qu'elles ne rapportent plus assez. Pour des salaires à peine supérieurs, beaucoup de jeunes préfèrent (ou sont obligés de) travailler dans l'hôtellerie et les services plutôt que comme ouvriers agricoles. L'idéologie occidentale, en outre, fait des ravages dans la jeunesse par ses côtés les plus mystificateurs, sans offrir réellement de solutions à leurs problèmes et aspirations. Bien entendu, de nombreux

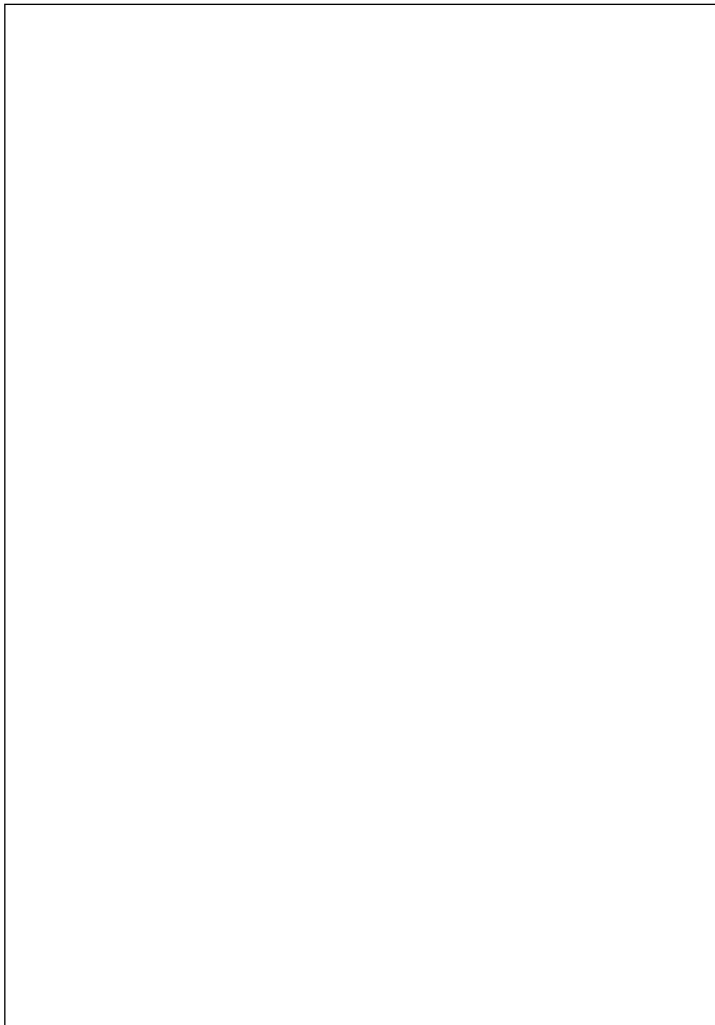
habitants sont conscients de tout cela et commencent à réagir, mais comment refuser cette petite manne économique du tourisme qui a contribué à créer plus de 6 000 emplois...

Vers un tourisme éthique ?

De par le monde, il existe certes des actes de résistance à la destruction de l'environnement, à la dictature de l'argent et à la perte d'identité. Comme les Indiens de l'île de Taquilé sur le lac Titicaca. Ils ont décidé un jour de contrôler eux-mêmes leur tourisme : logement chez l'habitant pour une poignée de dollars, quelques représentations de folklore local et l'on retourne avant tout à ses moutons. Ils ont d'ailleurs ramené gentiment à son bateau un promoteur américain qui souhaitait construire un hôtel et avait déjà sorti son carnet de chèques pour allonger les zéros. Mais combien d'îles de Taquilé dans le monde ? Peut-on généraliser cet acte de résistance exemplaire ? Non, bien sûr ! Le comble, c'est que la grosse majorité des profits tirés du tourisme dans les pays du Sud, revient au... Nord : en 1999, les recettes du tourisme mondial s'élevaient à 455 milliards de dollars ; l'Europe en captait plus de 50 %, l'Amérique 27 %, l'Asie et le Pacifique 15 % ; l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie du Sud se partageaient... 5 %. On retrouve les mêmes proportions dans les flux touristiques : l'Europe fournit 50 % des touristes, l'Amérique 30 %, l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie du Sud, représentent quant à eux 5 %. Les visas touristiques, accordés avec mille difficultés aux gens du Sud, ne sont pas là pour modifier cette proportion.

Alors, faut-il baisser les bras ? Non, bien sûr. L'idée d'un tourisme éthique suit son chemin, les programmes de certaines agences de voyage évoluent perceptiblement, le tourisme dit "culturel" se développe, la lutte contre la pédophilie prend une ampleur sérieuse, un code mondial d'éthique du tourisme est édicté, une association comme *Tourism for development* propose de vraies solutions, bref, l'éthique devient un axe majeur de réflexion en matière de développement touristique. Reste à savoir si justement ces modes actuelles (tourisme éthique, écologiste, humanitaire) sont des phénomènes passagers de société ou des tendances réelles propres à s'ancrer en profondeur ! Vaut-il vers un tourisme durable, un tourisme qui permet aux gens de rester au pays et d'en vivre équitablement ?

À la lueur de tout ce qui précède, les limites d'un guide de voyage sont très nombreuses et évidentes. Un ouvrage destiné au grand public ne peut se transformer en brûlot antinéocolonialiste, ni tenir un rapport de force éditorial face à de telles puissances d'argent et d'intérêts. On se contentera donc de distiller sans dogmatisme, de façon habile, voire subtile, des positions idéologiques sur certains problèmes liés au tiers-monde, permettant ainsi de faire avancer les mentalités et d'évi-



**En décembre 2001,
Agir ici lance une
campagne de promotion
du "tourisme
responsable".**

ter les erreurs graves. Sans jamais oublier qu'il doit coller avant tout à sa mission essentielle : être un instrument de présentation et de découverte du pays concerné. Nous sommes aussi conscients qu'un guide participe de toute manière à la pénétration de l'influence de l'idéologie occidentale. Alors nous essayons, à notre petite échelle, qu'il colle le plus possible aux réalités, qu'il présente le plus honnêtement possible les pays concernés, qu'il puisse en restituer le mieux possible toutes leurs richesses culturelles et humaines. Nous avons conscience que quelques points énumérés dans cet article peuvent encore manquer dans certains de nos ouvrages. C'est que notre prise de conscience s'effectue aussi au fur et à mesure de nos voyages dans les pays du Sud. C'est là aussi la preuve que l'on ressort enrichi, changé de nos contacts avec eux. ◀

